retraite d'office pour avoir écrit, à un journal de Rennes, la lettre que l'on sait.

On se souvient que la réunion de ce conseil, décidée d'abord pour le 14 décembre, avait été ajournée pour permettre au ministre d'appliquer au général une nouvelle réglementation qui venait de paraître au « Journal officiel ».

Le général de Cornulier-Lucinière, qui a déjà refusé, comme les réglements le lui permettent, de comparaître devant le rapporteur du conseil, a fait connaître, il y a quelques jours, son intention de ne pas comparaître davantage devant le conseil, décidé qu'il était à porter la question au Conseil d'Etat. Il a, d'ailleurs, demandé lui-même la liquidation de sa pension de retraite.

Voici, comment était composé le conseil d'enquête :

Président : le général de Négrier, membre du conseil supérieur de la guerre ;

Membres : le général Metzinger, membre du conseil supérieur de la guerre, rapporteur ; le général Lanes, commandant le 2me corps d'armée ; le général Grisot, commandant le 11me corps d'armée ; le général Fanny, du cadre de réserve, il y a quelques jours encore, commandant du 5me corps d'armée.

Au cas d'absence de l'intéressé, le conseil devait, aux termes des réglements, passer outre et émettre son avis au scrutin secret.

Le ministre, qui sera de retour à Paris demain, ne pourrait modifier cet avis que dans un sens favorable au général de Cornulier-Lucinière.

RUSSIE ET JAPON

Londres, 11 janvier. — La « Pall Mall Gazette » publie la dépêche suivante de Berlin :

« La Russie a déclaré à toutes les chancelleries qu'elle reconnaîtra et respectera tous les droits acquis, en Mandchourie, par les traités conclus entre la Chine et les puissances. »

Cette déclaration supprime une des principales difficultés de la question d'Extrême-Orient.

Séoul, 10 janvier. — Le ministre du Japon fait, au Palais, des démarches réitérées pour obtenir que l'empereur de Corée reconnaisse le protectorat japonais. Jusqu'ici, ces démarches sont restées sans résultat, le gouvernement coréen déclarant s'en tenir aux accords russo-japonais concernant la Corée.

Saint-Pétersbourg, 11 janvier. — Certains journaux ont raconté que la Russie et le Japon achetaient à l'envi des vaisseaux de guerre et des vapeurs dans diverses maisons et auprès de divers gouvernements.

On déclare ici, de source autorisée, que le ministère de la marine n'a aucunement l'intention d'acheter des navires étrangers, quels qu'ils soient, et qu'il n'est entré en pourparlers avec personne dans une intention de ce genre.

Saint-Pétersbourg, 11 janvier. — Le concours apporté par l'Angleterre au Japon pour garantir, en les couvrant de pavillons britanniques et en leur fournissant des équipages anglais, les croiseurs argentins, achetés par le Japon, pendant leur traversée maritime, provoque ici un vif mécontentement du public, dont plusieurs journaux se font l'écho.

Les « Peterbourskia Viedomosti », notamment, protestent avec indignation contre une pareille manœuvre, capable, disent-ils, d'encourager le chauvinisme japonais par la perspective d'un appui matériel de la part de l'Angleterre, de réduire le gouvernement japonais à l'impossibilité de résister au courant belliqueux des partisans de la guerre, de faire échouer les négociations diplomatiques et de provoquer un conflit, la responsabilité morale en retomberait alors entièrement sur l'Angleterre, dont les agissements actuels constituent une violation de la neutralité.

ENTRE CHINOIS

Marseille, 11 janvier. — D'après « l'Echo de Chine », arrivé ce matin à Marseille, une grande bataille a eu lieu aux environs de Sian-Tao (Koand-Si), entre soldats chinois et rebelles.

Le combat a duré trois jours et trois nuits. Les rebelles, qui étaient au nombre de 1,500, ont laissé deux cents des leurs sur le champ de bataille et leurs blessés sont nombreux. Les pertes des troupes se montent à deux cents tués ou blessés.

Les rebelles ont été poursuivis jusqu'aux frontières du Lon-Ngan.

Tentative criminelle

Morlaix, 11 janvier. — Hier, sur la ligne de Morlaix à Rosporden, une grosse chaîne placée entre les rails par une main criminelle, a brusquement arrêté, entre Port-de-Carhaix et Motref, le train venant de Rosporden.

Grâce à la présence d'esprit du mécanicien, qui a renversé la vapeur, le train a pu stopper.

C'est la quatrième fois, depuis quelques mois, qu'un fait semblable se produit dans le rayon de Carhaix.

Grève d'électeurs

Gap, 11 janvier. — Hier a eu lieu le premier tour de scrutin pour la nomination du conseil municipal, en remplacement de celui qui a démissionné à la suite du retrait d'une partie de la garnison.

Les électeurs, se solidarisant avec leurs édiles démissionnaires, ont refusé de voter. Quatre-vingt-dix-sept bulletins seulement ont été trouvés dans l'urne, alors que l'on compte deux mille sept cents électeurs inscrits.

On croit que la même manœuvre se renouvelera au second tour.

La santé de M. Waldeck-Rousseau

Paris, 11 janvier. — L'état général de l'ancien président du Conseil s'est amélioré depuis ce matin et les médecins n'ont pas rédigé de bulletin de santé. Aucune décision n'a encore été prise quant à l'opération chirurgicale annoncée comme imminente par un journal, que nécessiterait le calcul biliaire dont souffre le malade. M. le professeur Poirier, qui procèderait à cette opération, n'avait pas, cet après-midi, à trois heures, rendu visite au sénateur de la Loire.

La mort de Gérôme

Paris, 11 janvier. — Les obsèques du peintre Gérôme auront lieu mercredi 13 janvier, à dix heures, à la Trinité.

Selon la volonté formelle du défunt, il ne doit pas être envoyé de fleurs et il ne sera pas prononcé de discours sur la tombe.

Gérôme avait épousé la fille de l'éditeur d'art Goupil. Il avait eu de son mariage un fils et quatre filles. Son fils est mort au moment où il allait entrer à l'Ecole polytechnique. Cette perte fut cruelle pour l'artiste, qui tint à sculpter lui-même le monument funéraire.

L'Election législative de l'Isère

Grenoble, 11 janvier. — Sous la présidence de M. Estier, vice-président du comité central du parti, un Congrès du parti radical et radical-socialiste s'est réuni à Grenoble en vue du choix d'un candidat au siège de député laissé vacant par l'élection de M. G. Rivet au Sénat.

Quatre candidats étaient en présence : MM. Aristide Bergès, Arnaud, Ravat et Blanchet. Après une longue discussion, le Congrès a décidé l'unité de candidature. M. Aristide Bergès, ingénieur, a été désigné comme candidat, au premier tour, par 98 voix. M. Ravat a obtenu 56 voix ; MM. Arnaud et Blanchet chacun 2 voix.

Rappelons que le citoyen Zévaès, ancien député se présente à ce siège comme socialiste indépendant et le docteur Greffier, comme socialiste révolutionnaire.

France et Angleterre

Berlin, 11 janvier. — Le *Berliner Tageblatt* commente la nouvelle d'après laquelle, parmi les questions coloniales sur lesquelles M. Delcassé travaille à une entente avec l'Angleterre, figurait le partage des intérêts franco-anglais dans la vallée du Haut-Yang-Tsé.

Ce serait là un coup de maître, dit ce journal, et un coup sensible inflige à la politique de M. de Bülow.

Ce serait, en effet, une grave atteinte aux droits qui ont été reconnus par l'Angleterre à l'Allemagne, en vertu du traité anglo-allemand relatif au Yang-Tsé.

Si M. Delcassé a réussi à établir dans le Haut-Yang-Tsé l'influence de la France avec l'assentiment de l'Angleterre, il a rendu à peu près sans objet les droits concédés à l'Allemagne par le cabinet de St-James.

Le transport la « Vienne »

Paris, 11 janvier. — Au ministère de la marine, toujours même absence de nouvelles de la *Vienne* et du croiseur *Galilée* envoyé à sa recherche. De même, on ne sait rien de l'enquête prescrite aux autorités maritimes de Toulon et d'Algérie, en vue de retrouver le navire norvégien *Rumsdal* dont le capitaine a déclaré avoir rencontré la *Vienne* au cap St-Vincent, il y a maintenant quinze jours. Jusqu'à présent, ce capitaine est demeuré introuvable.

On croit d'ailleurs, que son récit est imaginaire ou du moins qu'il a pris pour le transport français un paquebot quelconque. L'erreur est, du reste, explicable, car la *Vienne* ressemble beaucoup plus par son gabarrit et son gréement à un navire de commerce qu'à un bâtiment de la marine de guerre. C'est également le cas de l'*Isère* les deux seuls transports de la marine de l'Etat qui n'aient pas le type militaire.

Quoi qu'il en soit, on commence à désespérer, car il est certain maintenant que la *Vienne* n'a pas franchi le détroit de Gibraltar et qu'elle n'est échouée sur aucun point de la côte marocaine avoisinant le détroit. La dernière ressource est de la chercher entre le Brésil et les îles Canaries où, comme le croient quelques marins, le capitaine Barbier a dû essayer de se porter pour entrer dans le courant des vents alizés qui le ramèneraient vers Gibraltar.

En dehors de cette hypothèse, il n'y a plus qu'une cruelle incertitude.

Les travailleurs de la mer

Privas, 11 janvier. — Les équipages des remorqueurs de la Société le Havre-Paris-Lyon-Marseille, se sont mis en grève : le service est complètement suspendu de Pont-Saint-Esprit à Valence.

Dans les ports de Bourg-Saint-Andéol, Viviers, Le Teil, Le Pouzin et Lavoulte, les remorqueurs sont amarrés aux quais.

La Compagnie avait récemment accordé une augmentation de salaire, mais les équipages réclament aujourd'hui que, pour faire l'approvisionnement de charbon, le personnel du bord soit augmenté de quatre hommes.

Le « Russe » Louis-Napoléon

Le prince Louis-Napoléon Bonaparte, général de cavalerie dans l'armée russe, à Tiflis, dans une dépêche envoyée au lendemain de la mort de la princesse Mathilde, sa tante, annonçait son arrivée à Paris pour le 11 janvier. Il était donc attendu par le Nord-Express qui entre aujourd'hui, à quatre heures, en gare du Nord.

Le prince n'avait pas été signalé de la frontière parmi les voyageurs se dirigeant sur Paris. Aucun service d'ordre n'avait été organisé à la gare du Nord, et la Sûreté générale n'avait pris aucune précaution spéciale.

Dès son arrivée à Paris, le prince Louis-Napoléon s'est rendu rue de Berri. La date et l'heure de l'inhumation du corps de la princesse Mathilde à Saint-Gratien ne sont pas définitivement arrêtées.

Pendant son séjour ici, le prince Louis-Napoléon n'habitera pas l'hôtel de la rue de Berri. Il a retenu un appartement, composé d'un salon, de deux chambres et d'une salle de bains, à l'hôtel d'Albe, avenue de l'Alma, 55.

Avis aux Ratapoils !

Suicide d'un ancien député

Stuttgart, 11 janvier. — M. Agster, ancien membre socialiste du Parlement allemand, a été trouvé hier pendu dans la forêt de Degerloch. On sait qu'il s'était déjà livré naguère à une tentative de suicide dans le palais du Parlement, à Berlin.

Le Mouvement ouvrier en Espagne

Madrid, 11 janvier. — La grève maritime paraît devoir se généraliser dans les ports de la péninsule. A Barcelone plus de cent navires sont abandonnés par leurs équipages, et les ouvriers du port refusent de faire leur travail. Les autorités ne désespèrent pas d'arriver à une transaction, car beaucoup d'armateurs sont disposés à céder sur une partie des demandes des grévistes.

Le préfet de Madrid a prohibé des couplets faisant allusion à l'affaire Nozaleda et attaquant le gouvernement dans plusieurs théâtres ; mais le public a forcé les acteurs à les chanter, et la plupart des journaux les reproduisent ou en improvisent d'autres. Le préfet frappe les théâtres d'amendes et menace de les fermer.

A Barcelone, les radicaux ont tenu un meeting important contre la nomination de l'évêque Nozaleda. De violents discours ont été prononcés. On y a exalté la mémoire de Rizal, le Philippin, qui a été fusillé, et l'on a décidé d'empêcher par la force que les congréganistes récemment expulsés des Philippines ne viennent s'établir à Barcelone.

M. JONNART

Alger, 11 janvier. — M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, est arrivé hier après-midi à Alger par le paquebot la « Ville d'Alger ».

Le gouverneur général a débarqué à l'Amirauté, où l'attendaient tous les hauts fonctionnaires.

Il est parti immédiatement pour le Palais d'hiver.

Mort d'un révolutionnaire belge

Bruxelles, 11 janvier. — Un des derniers héros de la révolution belge de 1830 vient de mourir à l'âge respectable de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le colonel Fivé a succombé, à Liège, sans atteindre le centième anniversaire que l'on aurait fêté en grande pompe aux solennités jubilaires de 1905. C'était un brave. Le dernier décoré de la Croix de Fer, officier de l'ordre de Léopold, père de quatre fils qui, tous, ont été officiers de cavalerie et dont deux sont encore aujourd'hui colonels, dont l'un commande le 2e régiment des guides à Bruxelles, l'autre le 1er régiment des lanciers à Namur.

Le colonel Gustave Fivé était, en 1830, au régiment des chasseurs à cheval en garnison à Charleroi. Dès les premières nouvelles de la révolution de septembre, il se dévoua à la libération de la patrie belge. L'ennemi ayant envoyé des renforts à la citadelle de Charleroi, il souleva les communes de Montigny et de Gilly pour opposer une résistance à l'arrivée des troupes. Venu à Bruxelles, il s'y battit courageusement et contribua pour une grande part à la victoire des patriotes.

C'est une figure historique qui disparaît.

La Serbie à l'index

Bruxelles, 11 janvier.— On mande de Vienne au « Petit Bleu » :

J'apprends que le ministre de Belgique à Belgrade, le comte Werner van den Steen de Jehay, vient, à son tour, après les représentants des grandes puissances, de recevoir l'ordre de quitter la Serbie, en congé, le roi Pierre Ier n'ayant pas satisfait à la demande générale de frapper de disgrâce les assassins d'Alexandre et de Draga. En même temps que lui, les ministres de France et de Roumanie quittent leur poste.

Une émeute à Ajaccio

Paris, 11 janvier. — La « Patrie » publie la dépêche suivante qu'elle reçoit d'Ajaccio :

« Les grévistes du port ayant voulu empêcher l'embarquement du bois sur le paquebot de Marseille, une violente bagarre a éclaté entre eux et la gendarmerie.

» Les amarres du bateau furent coupées ; les gendarmes criblés de pierres ; deux arrestations ont été opérées ; le préfet intervint pour exhorter les ouvriers au calme, mais une compagnie d'infanterie étant arrivée au même moment, les bagarres reprirent de plus belle.

Les gendarmes blessés dégaînèrent et les soldats mirent baïonnette au canon ; le paquebot put partir et une arrestation fut opérée ; pendant que les soldats et les gendarmes escortaient le prisonnier jusqu'à la maison d'arrêt, ils furent assaillis par les grévistes ; les soldats durent charger pour refouler les ouvriers, puis barrer les routes menant à la prison ; les manifestations ont continué hier soir.

ACTUALITÉS

YAHOU

Voici une vieille question qui se réveille : celle de la mort de Jésus !

M. Jika, dans un récent livre à sensation, la « Foi et la Raison », la reprend en lui donnant la solution de l'école rationaliste, proposée par Schleiermacher. Paulus, Proudhon, etc.

C'est toute la controverse qui reprend corps à partir du point de savoir si le personnage est lui-même réel ou fictif.

Prenons les choses sous leur aspect le plus plausible.

Yahou, dont le nom latinisé est Jésus, est un réformateur religieux israélite qui fut supplicié à l'âge de 33 ans.

Son existence nous est affirmée par les Evangiles, textes composés longtemps après la date assignée à sa mort : ce sont là les seuls documents biographiques que l'on possède.

En les supposant authentiques, Jésus naquit à Béthléem, dans une étable. Son père était menuisier. Adolescent, Jésus va à Jérusalem écouter les docteurs en théologie ; il est aussi impressionné par les doctrines de la secte communiste des Esséniens.

Il parcours alors la Galilée et la Judée (provinces soumises à l'empire romain) et annonce des temps meilleurs. Dans sa prédiction populaire, il soutient les faibles, les déclassés et maudit les riches, les parasites, les oppresseurs. La propriété, la famille, le culte organisé sont les sujets de ses plus véhémentes attaques ; et malgré les idées de fraternité propres aux penseurs grecs et latins et propagées par la secte des Esséniens, qui ont enflammé son esprit il ie sait pas se garder toujours du fanatisme dur ; il va parfois jusqu'à l'intolérance.

Pour les Pharisiens, pour les conservateurs il était un agitateur dangereux dont il fallait se défaire. Un de ses adeptes se retourna contre lui ; Jésus fut jugé et condamné à mort.

A cette époque, on clouait les condamnés à mort sur une espèce de poteau de bois.

Jésus fut exécuté en même temps que deux brigands ; le prophète fut le plus abattu en marchant au Calvaire. Il eut plusieurs défaillances et, sur la croix, il eut une suée de sang.

Il succomba sur la croix, telle est l'affirmation concordante des quatre évangélistes. Pourtant, ils ne peuvent s'empêcher de trouver cette mort extraordinaire, parce que le sujet est resté suspendu quelques heures à peine et que les personnes habituées à assister à ce genre de supplices jugeaient ce terme tout-à-fait insuffisant pour amener le dénouement voulu. On citait de nombreux cas de crucifiés qui, détachés trop tôt avaient pu être ranimés ; c'est pour cela que l'on prit l'habitude d'achever les patients, soit en leur donnant un coup de lance, soit en leur brisant les jambes.

Quand les soldats romains revinrent au lieu de supplice, ils trouvèrent les brigands encore en vie ; Jésus était vraisemblablement en syncope. On brisa les jambes aux premiers ; quant au second, on le crut mort et on se borna au coup de lance (dans le côté » d'où il sorti « un mélange d'eau et de sang ».

Renan, dans sa « Vie de Jésus », reconnaît que le témoignage des Evangiles ne permet point d'affirmer que Jésus soit mort sur la croix ; il ajoute qu'à son avis, les juifs durent pourtant veiller à ce qu'il fût réellement achevé.

Strauss, Paulus, Schleiermacher, Proudhon et d'autres sont du même avis ; rien, dans les récits évangéliques, ne prouve que cette mort ait été réelle ; certains ajoutent que ce qui tend pourtant à prouver cette mort, c'est l'absence de tout témoignage solide sur la vie ultérieure de Jésus.

Car, pour ce qui concerne la « résurrection » du Christ dans son tombeau, affirmée dans les textes évangéliques, tous ces auteurs ne voient là que l'effet de la surexcitation nerveuse et hallucinatoire des fidèles du Christ.

Cette dernière opinion est fragile ; car la vision serait venue d'abord à Marie de Magdala, puis aux pèlerins d'Emmaüs et enfin aux disciples assemblés.

Nous croyons plutôt que Marie et les deux groupes ont réellement revu Jésus vivant.

Deux alternatives se présentent à l'esprit : ou le galiléen est mort sur la croix et alors tout ce qui est relatif à sa survie est imaginaire ; où il a réellement été revu en vie par ses disciples après le supplice et alors il a été mis vivant au tombeau.

Cette dernière hypothèse nous semble le plus admissible. Revenons à nos développements antérieurs. Les gens qui étaient mis en croix succombaient après une agonie qui durait de deux à cinq jours ; on leur cassait les jambes pour hâter la fin. Jésus n'est pas resté en croix plus de 6 heures : quand les soldats revinrent pour lui briser les membres inférieurs, il était évanoui.

Comme il avait été très faible à ses derniers moments, on le crut mort et on jugea suffisant et plus expéditif de lui donner un coup de lance dans le côté, et de la plaie s'écoula du « sang mélangé d'eau » : c'est la vessie qui avait été atteinte. Ces plaies ne sont pas immédiatement mortelles ; la chirurgie moderne peut intervenir efficacement. Mais le Christ, transporté dans une grotte (le sépulcre), s'y ranima et put se traîner, avec l'aide de ses amis, dans une retraite plus sûre, où il mourut entouré de plusieurs de ses compagnons. On l'inhuma en secret.

Dans la suite, ses adeptes introduisirent la doctrine essénienne à Rome et Saul organisa la religion chrétienne.

Les prétendus émules du Christ fit dégénérer la doctrine en se mettant du côté où il y avait le plus à gagner, du côté des puissants du jour. Ils devinrent ainsi leurs alliés voire leurs complices.

Jésus, considéré comme une partie de la divinité catholique, n'a jamais existé ; c'est une figure idéale créée par Saul afin de donner plus de poids à sa prédication du christianisme, dont il est le vrai fondateur. Il est certain qu'il y a eu, dans de lointaines provinces romaines, des agitateurs des réformateurs indigènes contre qui les autorités impériales ont sévi ; il est même possible qu'un de ces personnages ait porté le nom de Yahou, et qu'en lui attribuant la carrière que l'on sait, on ait résumé en lui le type populaire du Rénovateur annoncé par les croyances juives et attendu par les populations vaincues.

Tout ce passé est des plus obscurs et l'on ne peut avoir confiance dans les écrits qui, longtemps après les dates biographiques qu'ils contiennent, ont narré les faits et gestes de Jésus en les présentant comme surnaturels.

C'est comme un symbole qu'on regarde le Christ. Ceux qui le tiennent pour une personnalité réelle, voient en lui un réformateur intéressant dont les adeptes auraient pu faire grand bien à l'humanité s'ils ne s'étaient rapidement dévoyés.

Max. B.

LES RAYONS N

Les travaux de M. Charpentier. — Expériences intéressantes. — Les rayons du corps humain.— Les résultats pratiques

Après les rayons X, les rayons N, après la radio-activité des métaux, la radio-activité humaine ; ainsi s'enchaînent et s'expliquent l'un par l'autre les travaux scientifiques que poursuivent autour de problèmes considérés hier encore comme insoluble et dont la solution définitive apparaît aujourd'hui de plus en plus prochaine. C'est à propos du radium qu'on a parlé des rayons N et il y a, en effet, entre la découverte de M. et Mme Curie et celle de M. Charpentier plus d'un rapport intéressant. C'est cette constatation de la radio-activité des métaux qui a amené le professeur de l'Université de Nancy à constater l'existence de rayons mal connus, mal analysés, encore tout mystérieux et auxquels il a donné le nom de rayon N. Il faut d'ailleurs se hâter de dire que ce n'est là qu'un point de départ et que pour intéressant qu'il soit rien n'autorise encore à en mesurer les conséquences et les résultats. C'est à peine, en effet, si le radium sort maintenant du mystère et de l'inconnu qui l'entouraient encore quatre ans après sa découverte ; c'est à peine si les savants commencent, après quatre années d'études et d'analyses, à en préciser la nature et les propriétés.

Que dire donc de ces rayons N, dont la découverte ne date que d'hier et qu'on ne connaît encore que par deux communications adressées à l'Académie de médecine ? Rien peut-être, sinon qu'ils existent et que cette existence est à elle seule assez curieuse pour que le public ne s'en désintéresse point tout à fait.

On a demandé à un des plus distingués praticiens, M. le docteur Bordas, les circonstances mêmes de la découverte des rayons N et les conséquences qu'on en peut attendre au point de vue médical. Il a bien voulu donner quelques détails précis et du plus haut intérêt.

L'expérience qui a amené M. Charpentier à constater l'existence des rayons N est assez simple. Dans une sorte de lanterne de métal, il plaça un bec Auer dont la lumière ne passait que par une fente verticale pratiquée dans une des parois de la lanterne. Cette fente fut elle-même fermée par une plaque d'aluminium. Les rayons étaient lumineux se trouvaient donc interceptés, mais d'autres rayons continuaient à traverser l'aluminium. M. Charpentier put s'en convaincre en plaçant derrière la plaque d'aluminium une loupe dont l'effet était de ramasser et de faire converger sur un seul point, le foyer, tous les rayons qui continuaient à traverser la fente de la lanterne.

Ainsi ramenés et condensés au foyer, ces rayons invisibles y produisaient plusieurs effets surprenants. C'est ainsi qu'une très faible étincelle électrique prenait au moment où elle touchait ce foyer un brusque éclat. Il en était de même d'une flamme de gaz qui s'élevait soudain quand on l'approchait du même endroit. Il avait donc là à ce point précis une accumulation de forces encore inconnues, mais dont l'existence était dès lors évidente. Ces rayons créés par le métal incandescent du bec Auer et qui traversaient la plaque d'aluminium avaient-ils la faculté de traverser aussi d'autres métaux ou d'autres corps ? C'est ce qu'expérimenta M. Charpentier. Il constata d'abord que toute lampe à base de chlorium pouvait émettre les mêmes rayons et plus puissamment encore que le bec Auer. Il constata aussi que certains métaux offrent aux rayons N une plus grande résistance que l'aluminium. Certains corps, enfin, s'opposaient à leur passage.

Signalons seulement sur ce point les effets curieux du papier ; une feuille de cigarette placée entre la loupe et le foyer laisse passer sans difficulté les rayons N ; la même feuille, si elle est mouillée, les arrête complètement. M. Charpentier fut amené à constater la radio-activité humaine par une autre expérience qui n'est pas moins intéressante que la précédente. Dans une chambre obscure où il ne pouvait distinguer qu'avec peine le cadran d'une pendule, il approcha de sa tempe un morceau d'acier. Des rayons N émanaient-ils de l'acier ou ce métal mettait-il en œuvre dans le cerveau des facultés nouvelles ? Quoi qu'il en soit, sous l'effet de ce contact, M. Charpentier put voir sans effort chacun des détails du cadran. M. Charpentier imagina alors pour étudier la radio-activité humaine un appareil d'une extrême simplicité et qui consistait en un rectangle de carton au milieu duquel se trouvait un disque de platino-cyanure de barium. En promenant cet appareil sur les diverses parties du corps, il voyait le métal s'influencer sous l'action des rayons humains. Plus tard, M. Charpentier perfectionna son appareil. Il consiste aujourd'hui en un tube de plomb auquel s'emmanche un cylindre de carton fermé à son extrémité extérieure par une plaque de platino-cyanure de barium. A l'aide de cet instrument, M. Charpentier est parvenu à suivre le travail musculaire du corps. Le platino-cyanure reçoit une impression d'autant plus forte que ce travail est plus ardent. Les battements du cœur sont très sensibles sur l'appareil et en général toute manifestation de la vie.

Mais il serait téméraire sans doute de tirer de ces premières expériences plus qu'elles ne contiennent. L'avenir seul dira ce qu'il en faudra recueillir. Mais, dès maintenant, si celles qui suivront tiennent les promesses de celles qui les ont précédées, on peut prévoir pour la médecine plus d'un résultat pratique. Les rayons N, émanés des corps vivants, seront en quelque sorte le diagnostic le plus infaillible et le plus précis de la mort. Grâce à eux, plus d'erreur possible, puisqu'ils détermineront avec une exactitude suprême le moment où cessera l'effort vital. En tous cas, il y a loin de là aux phénomènes télépathiques dont on a parlé à ce propos. Les rayons N n'en sont ni la justification, ni la condamnation. Ils sont d'une essence différentique étroitement scientifique et on n'est point en droit de les assimiler à des créations théosophiques. On a des conceptions d'occultisme. Et comme de toutes les découvertes scientifiques, on a le droit d'attendre d'eux des développements logiques et des résultats précis.

NOUVEAU MICROBE

S'il y avait une justice, M. Crouzel, pharmacien à Bordeaux, serait déjà plus célèbre à lui tout seul que le ménage Curie, car il a trouvé le microbe de la poignée de main. Certes, il est glorieux d'inventer le radium dont il n'y a dans le monde qu'un centigramme et demi ; mais on conviendra que la découverte du pharmacien bordelais est d'un intérêt bien autrement universel. Si le radium se comporte de façon à bouleverser toutes les notions reçues, le microbe de M. Crouzel ne trouble pas moins nos connaissances. La poignée de main était considérée jusqu'à ce jour comme un échange de politesses. Fatale illusion ! C'était un échange de maladies.

M. Crouzel assure, en effet, que la main est la partie la moins propre du corps. La science allemande, qui ne veut décourager personne, se contente d'affirmer que, sur un centimètre carré de main, on compte en moyenne 83.450 bacilles. C'est assez pour nous dissuader de serrer la main d'un inconnu, surtout si elle est grande. Toutes les poignées de mains ne sont pas également nocives. M. Crouzel a dressé un tableau des diverses professions d'où il résulte que les médecins, chirurgiens, sages-femmes, coiffeurs, bouchers et charcutiers sont particulièrement dangereux. Fuyez donc, si vous tenez à vivre, toutes les personnes dont le métier est d'assurer votre hygiène ou de vous alimenter. Si leur compagnie vous est indispensable, souffrez qu'elles touchent leurs honoraires ou leurs factures, mais ne tolérez pas qu'elles vous touchent la main.

Les ouvriers sur métaux gardent dans leurs pores des parcelles de métal qui, rongées par la sueur, forment un oxyde antiseptique. Et c'est peut-être par une divination inconsciente de cette antiseptie que beaucoup de gens superstitieux, quand ils rencontrent un frocard, touchent du fer pour éviter un malheur. La découverte de M. Crouzel sera vivement appréciée par les ouvriers sur métaux, qui auront désormais beaucoup plus de facilité que les médecins à se créer de belles relations.

On peut, il est vrai, en prenant quelques précautions, rendre à peu près inoffensifs les contacts les plus périlleux. Quand une personne aspire à vous tendre la main, il suffit de lui prescrire le traitement suivant : « Se frotter la main et les ongles cinq minutes avec une brosse et du savon ; plonger le tout dans une solution alcaline chaude, rincer avec de l'eau stérilisée, sécher avec un linge rude également stérilisé, laver de nouveau à l'alcool et à l'éther, immerger dans une solution de sublimé au millième ».

Ainsi préparée, une main peut être serrée sans trop de grands risques de contagion ; mais on n'a pas toujours le temps ni le matériel nécessaire à ces soins préventifs.

Dans la pratique, il vaut mieux s'abstenir de la poignée de main, comme nous avions déjà renoncé au baiser. Et nous devons à la science beaucoup de reconnaissance : mais il faut avouer qu'elle nous fait la vie dure. Après l'amour, elle nous interdit l'amitié !

Faits Divers

DANS LA RÉGION

CATASTROPHE OUVRIÈRE

DEUX CENTS MINEURS LICENCIES AUX MINES DE MARLY

On nous informe que les ouvriers occupés par la compagnie des mines de Marly, qui exploite deux fosses situées sur le territoire de Saint-Saulve, auraient été prévenus que leurs livrets leur seraient remis dans les huit jours réglementaires. Il y a une semaine, c'est à la fosse Petit que le chômage était décidé. Hier, c'était à la fosse proprement dite de Marly que les mineurs auraient été prévenus.

Le nombre des chômeurs serait alors d'environ 200, demeurant, pour la plupart, à Saint-Saulve.

Nous ignorons jusqu'alors pour quelles raisons le conseil d'administration a été amené à prendre cette grave décision.

Il faut espérer que la compagnie ne bornera pas à cette prévenance de huit jours l'accomplissement envers ses ouvriers d'un devoir de solidarité qui sera en même temps un acte de stricte justice.

Les pouvoirs publics ne pourront non plus rester indifférents à un événement si grave.

Le Rendement des Impôts

En décembre. — Continuation des plus values. — L'excédent de l'année

Le chiffre total du rendement des impôts indirects et monopoles de l'Etat pour le mois de décembre 1903 s'élève à la somme de 261.405.600 fr., accusant ainsi une plus value

---

FEUILLETON DU 13 JANVIER. — N° 53

LES

ENFANTS DE LA LIBERTE

PAR

Talamo

XXX

Vendée

Je dois dire que le peuple était, d'ailleurs, terriblement ignorant à cette époque et aussi que beaucoup de députés, tant montagnards que Girondins, ne songeaient qu'à faire de grandes phrases en nous parlant des Grecs et des Romains, morts depuis deux mille ans. A mon avis, la vraie force révolutionnaire était dans la commune de Paris, qui, demeurée par les sections en contact direct avec la population, poussait la Convention et l'empêchait de reculer. Naturellement, dans cette Commune comme ailleurs il y avait des fanatiques, des orgueilleux et des brouillons, car il est difficile de concevoir une humanité sans vices, mais l'ensemble était bon et, ce qui importait le plus, agissait bien. Et puis, fanatiques, ne l'étions-nous pas tous en ce moment, l'orgueil n'est-il pas concevable, lorsqu'on se redresse pour briser le joug et n'est-il pas alors un stimulant aux grandes choses ? Quant à être brouillon, n'était-ce pas excusable, alors qu'on avait sur les bras presque toute l'Europe, avec la guerre civile par dessus le marché ?

Et encore les brouillons n'empêchaient pas les gens sérieux de travailler. Les bataillons de volontaires pour la Vendée avaient été mis sur pied par la Commune en six jours. Des mesures étaient prises, au milieu de la tourmente, pour répandre l'instruction dans le peuple, réorganiser les hôpitaux et fournir du travail aux indigents. Et je me rappelais qu'Anaxagoras m'avait plusieurs fois parlé de Chaumette, devenu procureur-syndic de la Commune, après le départ de Manuel, comme d'un homme de cœur sincèrement dévoué à la cause des malheureux.

Des malheureux ! N'est-ce pas une honte pour l'humanité, qui a produit tant de merveilles et de richesses, qu'il y ait encore des êtres manquant de tout ?

XXX

La défense de Nantes

J'ai dit que nous attendions à défendre Angers contre les Vendéens, qui ne pouvaient tarder à arriver, et que nous nous réjouissions de leur faire payer cher nos défaites, car l'homme le plus doux naturellement devient féroce à la guerre, lorsque l'ordre arriva de nous replier sur Nantes.

Une fois passée la première indignation de nous retirer devant les brigands, nous comprîmes que nos généraux avaient raison, la défense d'une grande ville qui pouvait offrir un point de débarquement aux Anglais important plus que celle d'Angers.

— Cette fois, ricanait sauvagement Bidault, j'espère bien qu'on ne reculera pas; nous n'avons de retraite que l'Océan !

Le 12 ou le 13 au matin, je ne me rappelle pas au juste, nous évacuâmes donc Angers, mêlés à des détachements de toutes armes, et, longeant la rive droite de la Loire, nous nous dirigeâmes à marches forcées sur Nantes.

A mesure que nous allions, l'aspect tranquille du fleuve changeait : aux petites barques isolées de pêcheurs laissant pendre leurs filets dans l'eau dormante, succédaient de longues embarcations plates, des chalands emplis de marchandises qui remontaient et descendaient le courant, un homme à la barre, le large chapeau de paille rabattu sur les yeux et scrutant néanmoins avec précaution les deux rives, car tout butin était bon pour les Vendéens. Puis aux vieux châteaux et aux églises gothiques, s'élevant au dessus des massifs de verdure, succédaient des pâtés de maisons modernes, des entrepôts, de longues bâtisses ; tout annonçait l'approche d'une grande ville.

En même temps, nous apercevions, sur l'autre rive, les halliers, les fourrés, en un mot, le Bocage, qui se continuait toujours.

Nous fûmes reçus avec enthousiasme par la municipalité et toute la population de Nantes. Le maire Baco, un vieillard à figure énergique sous ses cheveux blancs, vint au devant de nous avec les représentants du peuple, Merlin de Douai, et Gillet, ainsi que le général Canclaux. Tous nous haranguèrent avec force en nous disant que le moment de la lutte suprême était arrivé ; nous leur répondîmes par le cri furieux de : « Vaincre ou mourir ! »

— Il nous sera peut-être plus facile de mourir que de vaincre, me murmura Laurier à l'oreille.

De fait, nous n'étions en tout pour défendre la ville que cinq bataillons de troupes régulières et quatre compagnies de canonniers parisiens, plus, à la vérité, tous les citoyens formés en garde nationale.

Sans cette population civile, qui n'avait pas comme nous dix mois d'apprentissage militaire, la ville eût été prise. Malgré tous nos efforts, nous n'eussions pu l'empêcher, à environ trois mille que nous étions.

Très heureusement les canons ne manquaient pas, et le général Canclaux, un ci-devant, qui commandait en chef, avec Beyssier pour second, en fit placer sur les principaux points qui commandaient les approches de la ville. De grandes barques remontèrent le fleuve jusqu'à l'embouchure de l'Erdre, une rivière qui se jette dans la Loire, tout près de Nantes. Elles étaient remplies de tireurs qui devaient fusiller le flanc des colonnes vendéennes.

Celles-ci s'approchaient de presque tous les côtés. Au sud, c'était Charette, le chef débauché et cruel, qui arrivait avec ses bandits et ses nobles courtisanes le long de la Sèvre pour attaquer le faubourg des Sorinières et le Pont-Rousseau. Au nord, c'étaient Cathelineau et d'Elbée, arrivant par Ancenis et Nort pour déboucher sur la route de Rennes. A l'est, c'était Bonchamp, arrivant par la route de Paris et Le Château, entre la Loire et l'Erdre, tandis que d'Autichamp, avec quatre mille hommes remontait l'Erdre, pour passer à Nort et y rejoignant Cathelineau et d'Elbée. A l'ouest, c'étaient Stofflet et le prince de Talmont qui arrivaient par la route de Vannes. Tous ces chefs étaient suivis d'une innombrable armée de pillards encore plus que de combattants, quelque chose comme soixante-dix mille hommes. Les femmes vendéennes étaient venues aussi, avec de grands sacs pour y mettre leur butin. Tout cela s'avançait au chant des cantiques.

Le malheur, c'est que la ville fourmillait d'espions, des brigands. Par les ruelles et les jardins, du côté de l'Erdre, les bonnes femmes se fauflaient vers les assaillants et les renseignaient.

Tout le monde, Bidault lui-même, sentait combien l'affaire était grave ; on savait que les chefs militaires n'avaient aucune confiance dans la défense et que le représentant Merlin voulait même abandonner la ville. Mais il faut toujours compter avec les initiatives des inconnus qui, au moment où l'on s'y attend le moins, surgissent et sauvent tout.

L'homme qui, ouvrier fit plus à lui tout seul que les autorités et les généraux pour la défense de Nantes, fut le ferblantier Meuris, du club de Vincent-la-Montagne.

Le samedi 28, au soir, notre bataillon couvrant Nantes au n